

Il faudrait peut-être regarder longtemps. S'arrêter.

Les dessins et les peintures de Claude Gigon ne font pas partie de ces banques d'images que l'on épuise à longueur de journée sur les écrans, qu'on jette pour la suivante avant de les abandonner face à l'accumulation. Non, le travail de Claude Gigon est fait de rareté et de tentatives qui ne se laissent voir qu'à force de patience. Comme ces animaux, ou cette lumière, qu'il a fallu attendre avant qu'ils ne disparaissent à nouveau.

Il faudrait regarder longtemps. S'arrêter. Commencer par s'asseoir pour entamer la rencontre. C'est comme ça que je suis entré. Il n'y a pas de place pour la vitesse.

J'aime les ateliers. Je les ai toujours préférés aux salons. Le sien est tapissé de cartons tâchés. Une moquette couleur kraft constellée de peinture et de scotch. Rien d'exceptionnel, ce n'est qu'une couche de protection pour le sol et je devrais me concentrer sur les oeuvres. Mais ils me parlent autant ces cartons, sinon davantage. Il n'y aurait rien de l'art sans les pinceaux séchés, les croûtes de vernis, les coulures et les fonds de cendriers. J'aime les ateliers. Ils ont cette faculté de niveler les hiérarchies que les galeries, à l'inverse, mettent au premier plan.

Ça sent les produits et les magasins de meubles. Il arrive, commence par se changer, enfle ses habits de travail, allume une cigarette et met un cd de jazz. Avec un peu de chance, il ne prêtera bientôt plus attention à la musique. La seule chose : ne surtout pas avoir d'obligations pour les heures à venir. Ce n'est pas plus compliqué que ça.

Il dit « la poussière ». Il dit « la poussière est importante, le temps laisse les choses se déposer ». Et on devine tout le chemin parcouru, la poussière qu'il a soulevée derrière ses pas. Elle n'est pourtant pas prête de retomber.

« Prendre les yeux », c'est son projet. Prendre les yeux, et lui les a très clairs, très affûtés. Je ne m'en étonne pas longtemps.

On rapporte toujours quelque chose de l'enfance. Lui, c'est la fascination de la ligne sur le papier, le graphite ou les pigments qui s'effritent sur la cellulose, se détachent, minuscules, s'infiltrent dans le grain du papier, impriment une large marque noire sur le territoire inexploré de la feuille blanche. Il y a désormais la trace indélébile d'un passé qui doit surmonter les âges, nous survivre, commémorer l'acte originel de l'inscription.

On rapporte toujours quelque chose de nos voyages. Ce sera la pratique quotidienne de l'art qui ne l'a plus jamais quitté. Et qui l'accompagne depuis comme une vieille amie, un petit démon ou une sorte de génie, mais on se passera de l'impuissance des mots pour nommer ce qui est sans appel.

Lui : « C'est comme ça, c'est ma vie. Une manière d'être debout. »

En résidence à gepard14, Liebefeld, Berne

Une grande pièce lumineuse dans laquelle il vit et travaille pour plusieurs semaines. Le lit, un matelas au sol, est recouvert d'une bâche et de papier.

Il s'apprête à exécuter un dessin devant moi. Il me dit que ce n'est pas évident pour lui, de travailler face à quelqu'un. Il met Jimi Hendrix, un concert live sur Youtube. La musique amorce ses premiers accords tandis qu'il accroche une rame de papier au mur. Il trace les premières lignes au fusain. De grandes lignes noires sur le blanc qui délimitent l'espace et taillent la coupe de quelque chose qui ressemble à un manteau. « Les habits, c'est un thème qui me poursuit. C'est l'histoire de la chose dessus », il dit.

Peu après, il pose le papier au sol pour travailler accroupi. Faire le tour du territoire, remplir les espaces au fusain. Des blocs anthracites qui s'effritent. J'ai une fascination pour cette matière noire qui construit, s'étale, s'installe. Au dehors, la rue est très calme. Il travaille avec les doigts recouverts de charbon. Il utilise sa paume pour étaler, le bout des doigts pour les finitions, sa main comme un instrument, une palette. Ce sont vraiment les mains qui font le travail. Il est habillé en noir à la façon des ramoneurs. C'est un ramoneur de la rame de papier.

La matière disparaît à toute vitesse sur la feuille. Les blocs de fusain se désintègrent au fur et à mesure de l'avancée. Il les empoigne, et aussitôt ils sont pulvérisés. Il recouvre le papier et ne laisse pénétrer la lumière qu'en de rares interstices.

Main, bloc de fusain. Il fait des allers-retours. Tantôt il s'arrête, prend deux pas de recul, regarde, jauge, tantôt il y retourne, comme à la mine. La rame de papier est aussi grande que lui. Il travaille le dessin au corps. Et le sien tout entier est plongé dans l'effort. C'est un corps à corps.

Bientôt un nouvel outil : la gomme, qui fait réapparaître des tentatives de lumière. Un claquement de doigts pour marquer le rythme de la musique – il ne l'entendait plus. Une gorgée de bière, un « merde » doucement chuchoté en remarquant quelque chose que je ne sais pas remarquer. Il respire fort, et la feuille respire elle aussi. Un nuage de suie s'envole, découvre l'ébauche.

Il est pris dans la tâche. Il m'a oublié. Il continue ses allers et retours entre l'image et son regard, franchit des étapes. Efface, remet une couche de noir, efface à nouveau. C'est comme une danse qui se fait avec l'oeuvre. Sur le dessin, des griffes d'ours sont apparues

Il parle à l'image, lui lance quelques mots, des incantations. La charge de magie. Il développe un langage avec la matière qu'il travaille comme une pâte. Parfois elle lui résiste. Souvent elle cède.

Les formes qu'il esquisse changent continuellement. Elles ne se fixent jamais. Il gomme, et fusain, et re gomme, et re fusain. Un labour de couches et de sédiments. Une géologie qui se creuse par les reliefs.

Il boit une gorgée de bière. Fait réapparaître l'ombre. Respire fort. Ventile. Sue, perd haleine, inspire profondément. Ses mains sont parfaitement noires, mais n'ont plus de couleur bientôt, ne sont plus que matière, ombres et rayons. Elles se projettent, déroulent leurs pans, déploient leur empire sur l'oeuvre. Le dessin tombe du mur. Il jure.

Il tape des pieds pour enlever la poussière de charbon collée sous ses chaussures. On dirait un randonneur hivernal qui s'apprête à passer la porte de l'auberge et se secoue pour enlever la neige. Il semble revenir à lui, comme dans un intérieur chauffé, mais trouve soudain quelque chose à redire à l'esquisse. Il se précipite alors contre elle, lui administre une volée de mouvements. Ce régime continue un moment. Il travaille vite. C'est pour mieux trouver le temps du dessin.

Jimi Hendrix fait ses solos et son jeu fait celui de Claude. Leurs doigts se mélangent. Les uns sur le manche d'une guitare, les autres sur le papier. Ils se tournent le dos et s'accompagnent. On dirait de vieux amis.

C'est un coureur de fond. Mais après toutes ces étapes, je sens la ligne d'arrivée. Alors il devient plus minutieux et fouille le bout des griffes esquissées, les émousse et les aiguise, vient les sentir se planter dans ses yeux. Soudain, le travail est fini. Il va se laver les mains. Puis il réveille un autre dessin qu'il place à côté pour qu'ils apprennent à faire connaissance. Enfin, il sort l'oeuvre pour qu'elle prenne la lumière. Il va la mettre au monde.

Plus tard, il me dit qu'il s'est fait surprendre. « Je ne pensais pas du tout aller là ». Il passe l'aspirateur pour effacer les traces de son méfait.